rines, Varron et Tacite, plus un hapax venu des Douze Tables et un terme venu de Virgile, et fort rare (*trahea*). L'ensemble est un document sur l'état de la culture latine au début de ce siècle. On ne peut le lire sans quelque mélancolie.

Pierre GRIMAL.

Histoire littéraire.

Giovanni RUNCHINA, *Studi su Lucrezio* : Università di Cagliari, Annali della Facoltà di Magistero, Quaderno n° 20, 1983, in-8°, 122 pages.

Les quatre brefs essais regroupés dans ce livre, « Mythe et polémique religieuse », « Épicure, Lucrèce et la *religio* », « *Mythos* et *Hypsos* », « L'Histoire et ses protagonistes » présentent des commentaires stylistiques principalement des chants I (surtout début et fin) et III (v. 830-1094). Ils continuent les travaux de C. Salemme (*Strutture semiologiche nel « De rerum natura » di Lucrezio*, Napoli, 1980), G.-B. Conte (*Hypsos e diatriba nello stile di Lucrezio (De Rer. Nat.*, II, 1-61), *Maia*, XVIII, 1966, p. 338 sq.), A. La Penna (*Fra teatro, poesia e politica romana*, Torino, 1979). On accordera une particulière attention à l'insistance de G. Runchina sur la recherche chez le poète d'un expressionnisme qui, dans les considérations sur la superstition et sur la mort, s'inspire de la mythologie, de la tragédie voire des représentations figurées, étrusques notamment.

Antoinette NOVARA.

Cecil W. WOOTEN, *Cicero's Philippics and their Demosthenic Model. The Rhetoric of Crisis* : The University of North Carolina Press, Chapel Hill and London, 1983, XI-199 pages.

Invoquant le célèbre aphorisme de Buffon, « Le style est l'homme même », l'auteur se propose, en pratiquant une étude comparée de la rhétorique de Démosthène et de Cicéron dans leurs *Philippiques* respectives, de pénétrer dans la *psyché* des deux auteurs et, à partir de là, d'essayer de comprendre et d'expliquer leur action. Dans un premier chapitre, il dégage les traits spécifiques du style de Démosthène, qu'il caractérise comme fonctionnel, non décoratif, allant à l'essentiel, puis il examine celui de Cicéron grâce à l'analyse successive de chacune des quatorze *Philippiques* de l'orateur latin. Après avoir indiqué, d'un terme précis, le trait dominant du discours étudié, il expose de façon succincte les circonstances dans lesquelles ce dernier a été prononcé ou écrit, et recherche, au moyen d'une étude suivie du texte, les points de rencontre avec l'œuvre de Démosthène.

Le rapport lui paraît constant et marquant ; toutefois, il ne résulte pas seulement, à ses yeux, des ressemblances entre les personnalités des deux orateurs ou de l'influence que le Grec a exercée sur le Latin, mais aussi d'une similitude de situation : il représente ce que C. W. Wooten désigne par le terme constituant le sous-titre de son ouvrage, « une rhétorique de crise », celle d'un orateur qui se bat avec acharnement pour sa survie personnelle et celle de l'institution qu'il représente ; elle se caractérise par une opposition

dichotomique entre le bien et le mal. Dans sa conclusion, il définit cette rhétorique et, pour en montrer le caractère permanent, la décèle également dans les discours de guerre de Winston Churchill.

C'est donc une sorte de rhétorique structurale dont l'auteur définit ainsi certains traits. La démonstration est intéressante, même si la recherche constante d'une similitude entre les deux orateurs paraît parfois forcée et quelque peu systématique ; ainsi, il admet que le style de la *IX Phil.* de Cicéron n'a rien, dans sa grandiloquence, de la « rapide simplicité de Démosthène » (p. 131 sq.) qu'il a précédemment définie, mais il correspond, selon lui, au « sens de la propriété » (des termes, des expressions) que Cicéron a appris de son modèle grec.

C. W. Wooten déclare dans sa préface vouloir s'adresser à un public plus large que celui des lecteurs d'ouvrages scolaires et renoncer, pour ce faire, à un trop lourd apparat scientifique (p. x). Ce dernier est en réalité tout à fait suffisant ; on regrette seulement que, pour la même raison, il ne donne, dans leur version d'origine, que les textes latins, tandis que les textes grecs sont traduits : cela ne facilite pas les comparaisons stylistiques sur lesquelles s'appuie l'ouvrage.

J. Hellegouarc'h.

Thomas Francis Scanlon, *The influence of Thucydides on Sallust* : Heidelberg, Carl Winter Universitätsverlag, 1980, 1 vol. (offset) in-8°, 269 pages, 2 *indices*.

On nous présente ici une comparaison entre Thucydide et Salluste. L'enquête est utile, puisque le rapprochement entre les deux auteurs a été souvent fait dans l'Antiquité et chez les modernes. M. Scanlon définit l'originalité de son travail en précisant qu'il étudiera les imitations sallustéennes en les replaçant dans les différents moments de l'œuvre. Il examine donc successivement le *Catilina*, le *Jugurtha* et les *Histoires*. Chaque fois, il traite d'abord de la pensée, puis du style, en marquant les constantes et les points originaux. En ce qui concerne le style, il montre que Salluste imite surtout la *breuitas*, les généralisations et les effets de symétrie. A propos des idées, il fait voir que l'historien latin s'interroge comme Thucydide sur le rôle et la personnalité des leaders politiques. Les discours et le caractère de Périclès sont à l'arrière-plan des portraits de Caton, de César ou de Memmius. Cependant Salluste n'est jamais en mesure de reconstruire une figure aussi complexe et parfaite. Le principal point de rapprochement réside au demeurant dans la commune conception de la nature humaine que présentent les deux auteurs : ils témoignent l'un et l'autre d'un égal pessimisme, qui permet au premier d'expliquer les conflits externes opposant Sparte et Athènes et au second d'analyser les contradictions internes de la politique romaine : c'est la nature humaine qui est en cause.

Le présent ouvrage dégage donc avec beaucoup de clarté un certain nombre d'observations incontestables. Il met en lumière le fait que les imitations pratiquées par Salluste n'ont pas un caractère gratuit et purement formel. Le style répond toujours à la pensée ; la réflexion des anciens sur la politique présente une cohérence historique.

Peut-être faudrait-il ajouter d'une manière plus marquée que cette cohérence a des sources philosophiques et littéraires. Entre Thucydide et Salluste, on trouve des hommes comme Platon et Cicéron. La chose est importante, notamment quand il s'agit de Périclès. Il faut tenir compte également d'épisodes romains, comme la conception cicéronienne du *princeps*. M. Scanlon n'y a peut-être pas suffisamment insisté. Son parallèle ne se présente pas toujours suffisamment comme une étude de sources, permettant d'analyser les transpositions et les différences. Il en va de même quand il s'agit des problèmes de style. Entre Thucydide et Salluste, il y a Démosthène et, de nouveau, Cicéron. Le style des historiens romains se constitue en fonction de toute cette tradition.

Le mérite de M. Scanlon est de nous l'avoir suggéré. Il y parvient par des analyses précises, qui se réfèrent souvent à Denys d'Halicarnasse. Cette voie de recherche nous paraît très féconde. A travers le dialogue entre les aristocrates et les oligarques, entre la grandeur et la beauté, elle permet de définir l'unité qui existe au début de l'Empire entre morale, esthétique et politique.

Alain MICHEL.

Antoinette NOVARA, *Les idées romaines sur le progrès, d'après les écrivains de la République* (essai sur le sens latin du progrès) (Coll. « Publications de la Sorbonne », Histoire ancienne et médiévale, 9, Université de Paris-Sorbonne) : Paris, 1982, 884 pages en 2 volumes, 2 index (des auteurs et textes, des sujets traités).

Un beau livre sur un grand sujet, qui a suscité ici finesse et ferveur : l'ampleur des vues s'y joint à l'étendue d'une érudition minutieuse, la délicatesse des longues analyses de textes à ce sens intérieur, existentiel, du progrès tel que les Romains l'ont à la fois senti et pensé : comme une expérience personnelle et collective, que les Grecs leur ont appris à conceptualiser ; mais sans que la fraîcheur constamment renouvelée du progrès vécu en ait souffert — même chez les plus lettrés, les mieux armés pour une navette lucide entre le sentiment et l'idée.

Cette étude fera date, sur plusieurs points importants. Elle écarte définitivement l'idée anciennement reçue d'une incompatibilité entre un devenir circulaire qui serait propre à la pensée antique, et une durée vectorielle, irréversible, dont juifs et chrétiens auraient apporté une conception radicalement neuve. Elle efface non moins radicalement les anciens préjugés hellénophiles, hostiles à l'existence d'une pensée romaine autonome : cette province latinophone du monde hellénistique s'est bien nourrie de la « Grèce captive » — bien avant de la capturer — mais sans perdre son indépendance. Elle éclaire enfin les deux racines de cette pensée : l'*organon* des philosophes grecs a été appliqué à l'analyse d' ne autre manière de *sentir* ce progrès. Mais c'est d'abord pour un Romain la réalité biologique d'une *croissance* — individuelle ou collective, morale ou politique, esthétique aussi. Cette pensée romaine reste donc accordée au devenir des « germinations » vivantes, et elle s'exprime dans de savoureux mots-images de ce « latin, langue de paysans », comme a dit et écrit Jules Marouzeau.

Le joli paysage à la fresque, venu des murs de Pompéi pour habiller les deux livres avec tant de grâce, a peut-être été peint par un artiste grec, ou formé à l'école des Grecs. Mais l'important est que cette œuvre de tradition hellénistique ait été exécutée en Italie, pour nimber de ses rêves la vision que ces Campaniens pouvaient avoir de leurs propres paysages... Bien des thèmes de l'ouvrage s'y trouvent en tout cas signifiés : les liens entre le *progressus* des techniques et la vie de l'homme dans la nature qu'il humanise ; le problème que posent ces techniques en toute civilisation, point seulement romaine ; l'*humanitas* imposée à la nature comme œuvre suprême du progrès — et d'abord à la nature humaine, mieux « hominisée ». L'art proprement impressionniste de cette fresque dit l'actualité du contenant et du contenu, et toutes les nuances dont le cœur et l'esprit d'A. Novara ont su colorer cette méditation.

Le sens du progrès est tout à la fois l'un des traits originaux de la « nature romaine », et la manière dont les Romains formulent leur « sentiment d'avoir à assumer l'héritage de la Grèce ». Ainsi posé dès l'introduction, le sujet va renouveler sous un angle inédit notre intelligence du débat entre les Romains et la pensée autant que les techniques de la Grèce hellénistique. C'est pourquoi, d'abord, l'enquête éclaire l'un des secrets de la création littéraire en langue latine : elle essaie « de discerner la part qu'avait prise le sens latin du progrès dans sa propre transformation en idée de progrès qui s'énonce dans une œuvre littéraire ».

Certes, on ira bien d'Ennius à Horace, mais l'essentiel gravite autour du soleil cicéronien. L'évolution, la diversité et la cohérence de la pensée de Cicéron ressortent avec bonheur et nouveauté de l' « intrigue » choisie par A. Novara pour traverser le massif de l'œuvre cicéronienne. Les premiers auteurs ne sont pas appelés par paresse, mais bien par conviction réfléchie, « la littérature précicéronienne ». Ce sont les siècles où, découvrant et bientôt conquérant l'Orient grec, Rome prend conscience de soi à travers cet autre. Caton est sans doute le premier en qui cette prise de conscience s'exprime en un débat de croissance, ouvert par la contradiction ressentie entre la *res publica crescens*, et le pessimisme qu'inspirent les ravages de la *luxuria* et de l'*ambitio*. Mais dès l'Évhémère d'Ennius, l'interrogation se faisait plus ample, à l'unisson des examens de conscience hellénistiques. La « philosophie des lumières » d'Ennius prélude à l'aggravation séculaire d'une crise ; par et dans cette crise, la pensée romaine sur le progrès va s'approfondissant. Lucilius, ami des stoïciens grecs, étend cette méditation au progrès moral et religieux : tout est prêt pour l'entrée en scène de l'*humanitas* cicéronienne.

C'est à ce mot, et à la complexité de son sens, qu'est consacrée la riche introduction de la seconde partie ; car le mot et l'idée ne prennent la plénitude de leurs résonances qu'avec la génération de Cicéron, héritier nostalgique mais résolu du cercle des Scipions, comme le montre la mise en scène de plusieurs de ses *Dialogues*. Il est logique que l'orateur écrivain applique d'abord sa réflexion au progrès des arts qu'il pratique. Tant qu'il fait son ombre en avant, *progrès* est pour lui *programme* : tant de genres latins ont encore à accéder à une existence latine, ou à y progresser ! Mais comment

doit faire qui se sent parvenu à une sorte de cime de la perfection? C'est tout le problème, peut-être encore plus autocritique que critique, du *Brutus*, pour qui sait le lire à mi-mot. Il y a quelque mirage dans la subtile recherche, par Cicéron, d'une « nouvelle frontière » de la perfection oratoire : mirage platonisant d'une sorte d' « idée » de l'orateur. N'est-ce pas la nostalgie d'un au-delà de soi-même — qui anime aussi la profession de foi conditionnelle en l'immortalité personnelle, à la fin du *Cato maior*? Car on ne peut penser le progrès, et donc le temps, qu'en référence logique à un au-delà du temps. En attendant, les civilisations se succèdent et se transmettent le « relais » du progrès. Même problématique en politique, utilisée, dans son ordre, par le *De republica*. La pensée s'y nourrit d'une considération des progrès réalisés par l'expérience historique de Rome, comme pour se « dynamiser » elle-même au cœur de la crise réelle. Un très beau texte où apparaît *renouare* (*rep.*, 5, 1, 2 : ici p. 309) aurait mérité ce retour (qu'on trouve ailleurs dans le livre) aux valeurs paysannes, et même végétales, de la *renouatio* : intuition fugitive, dont les *membra disiecta* du traité ne permettent plus de bien vérifier le retentissement dans la pensée de Cicéron.

La grandeur de Cicéron est celle d'une interrogation totale, à tous niveaux, en tous ordres et points d'application du progrès : de l'histoire des techniques à la vie intérieure des personnes, et d'abord de sa personne. Cette réflexion est stimulée par un débat avec Lucrèce, que j'avais cru entrevoir naguère dans le seul *Songe de Scipion*. Mais A. Novara montre qu'il n'en est pas autrement au livre III du *De re publica*, sur le thème du progrès. Celui qu'avait présenté Lucrèce était fondamentalement optimiste et exaltant, comme A. Novara nous en convainc avec ardeur. Mais peut-être trop exalté, dans la mesure où cet humanisme athée faisait à l'homme une confiance démesurée : Cicéron, avec les Stoïciens, ne veut la faire — déjà — que *soli Deo*. Bref, la phénoménologie de la civilisation est presque semblable chez Lucrèce et Cicéron (peut-être ajouterais-je, dans leur sillage, Augustin au livre 22 de la *Cité de Dieu*). Le grandeur du génie humain et de ses inventions a effectivement arraché l'homme à son simple statut d'être animé. Mais chacun des trois n'a pas la même théologie que les deux autres. Et Cicéron parle aussi par Balbus le stoïcien, et point seulement par le triste et cauteleux Cotta, dans le *De natura deorum*. L'homme est pour Cicéron un chargé de mission divine : le progrès est pour lui un fait voulu par la divinité, un fait qu'il ne doit pas subir, mais créer, en s'acquittant d'un *munus* sacré. Dans une Rome où les guerres civiles s'enchaînent, Cicéron et Lucrèce disent la grandeur de l'homme, celle du progrès des sociétés et des individus, sans ou avec Dieu.

Dans le sillage de la riche méditation cicéronienne, même la nostalgie cesse d'être un refuge, pour devenir le désir d'un nouveau progrès : c'est l'originalité de l'œuvre varronienne, entre ce qui s'achève et ce qui commence d'être. L'amertume de Salluste traduit, en l'inversant, la même intuition : elle est un révulsif, qui rappelle une génération perdue à l'ordre de sa vocation et de sa *progressio*. A. Novara s'enchante à en lire longuement la naissance dans les intuitions de la quatrième *Églogue*, et dans tout un bouquet de thèmes géorgiques. Elle termine son livre par une vision (au sens fort !) de

toute la troupe octavienne rassemblée à Atella dans l'été glorieux de -29, pour une sorte de *finale*.

Dois-je dire que ce tableau final, si finement « enlevé », me laisse un peu sur un regret, devant cet Horace et ce Virgile, pour ainsi dire brutalement mutilés par un couperet chronologique : on n'arrête pas ainsi le progrès, surtout *leur* progrès? C'est comme si, selon les dernières volontés de Virgile, nous avions perdu l'*Énéide*. Or elle est bien là, particulièrement présente à ce thème du progrès — celui du héros et des peuples ; et avec lui la douleur d'exister, et cette perpétuelle gésine des civilisations, si durement dite dès la première *Géorgique*. Mais tellement plus marquée et comme douloureuse dans l'épopée : que d'épreuves, de Troie à Lavinium, et quel scandale, finalement, dans cette mise à mort de Turnus, sans quoi les destins romains n'auraient pu s'accomplir. A. Novara me dira avec raison qu'elle avait déjà écrit 800 pages. A quoi je ferais deux réponses : qu'elle aurait peut-être pu « mailler » son texte plus serré ; mais surtout, que cela ne la dispense pas de nous dire la suite de l'histoire. Il ne tient désormais qu'à elle de ne point « arrêter la musique » : elle est la mieux préparée à ces nouvelles tâches.

Jacques FONTAINE.

Aufstieg und Niedergang der römischen Welt, II, Principat, 30, 1, hsgg. von Wolfgang Haase : Berlin-New York, Walter De Gruyter, 1982, XII + 896 pages.

Les volumes II, 30 à 35 de la monstrueuse entreprise qu'est devenu *A. N. R. W.* seront consacrés à la littérature du Principat, la seule littérature augustéenne occupant les quatre volumes du tome 31 (Virgile, Horace, Ovide) et les trois volumes du tome 30. Tandis que 30, 2, est entièrement consacré aux historiens de langue latine et que 30, 3, l'est essentiellement aux élégiaques, 30, 1, regroupe des études de caractère général et un certain nombre de monographies (sur Auguste, Antoine, Vitruve, Diodore, Timagène, Denys et Strabon).

L'étude de J.-M. André (*La Conception de l'État et de l'Empire dans la pensée gréco-romaine des deux premiers siècles de notre ère*, p. 3-73) ouvre l'ensemble des volumes 30 à 35. On regrettera dans ces conditions que l'auteur se soit arrêté à la mort de Marc-Aurèle, sans étendre sa réflexion à l'époque des Sévères : Philostrate et Dion Cassius auraient ainsi pu être traités pour eux-mêmes, et non pas seulement invoqués comme sources à propos des débats de 29-27 avant J.-C. et de 68-69. De même une plus grande importance aurait-elle pu être attribuée, à propos de la conception de l'Empire, à des auteurs comme Florus et Appien. — K. Quinn (*The Poet and his Audience in the Augustan Age*, p. 75-180) traite en fait plus généralement des conditions de la vie culturelle et de la production littéraire. On trouvera dans ce gros mémoire bien des idées neuves sur l'écriture et l'improvisation orale, sur les problèmes de l'édition et de la diffusion des ouvrages, sur le lent et imparfait passage d'un public d'auditeurs à un public de lecteurs, sur le rôle des *grammatici*, celui des *patroni* et des prétendus cercles littéraires,

etc. : une réflexion constamment stimulante, même si elle ne convainc pas toujours totalement. — L'étude de W. Hering (*Form und Inhalt in der frühaugusteischen Poesie*, p. 181-253) consiste essentiellement en cinq analyses de textes, suivies de quelques réflexions générales sur les principes de construction des poèmes augustéens et sur la contribution que ce genre d'études peut apporter à la solution de problèmes d'exégèse et de critique textuelle. — La contribution de D. Little (*Politics in Augustan Poetry*, p. 254-370) et celles, limitées aux élégiaques, de D. N. Levin (*War and Peace in Early Roman Elegy*, p. 418-538), Fr. Della Corte (*Le leges Iuliae e l'elegia romana*, p. 539-558) et R. I. Frank (*Augustan Elegy and Catonism*, p. 559-579) posent essentiellement le problème des rapports entre la poésie d'une part, le pouvoir et son idéologie de l'autre, sous le règne d'Auguste. Certains de ces travaux auraient sans doute gagné à plus de concision, et l'ensemble ne va pas sans redites. Curieusement pourtant le problème n'est pas abordé dans tous ses aspects, le point de vue adopté étant uniquement celui des poètes. Il eût également fallu se demander ce qu'Auguste avait attendu d'eux, afin de mieux discerner ce qu'il en obtint et ce qu'il se vit refuser. Aux trois études déjà mentionnées sur l'élégie il faut ajouter une intéressante contribution de J.-F. Miller (*Callimachus and the Augustan Aetiological Elegy*, p. 371-417), cependant que la partie générale du volume se clôt avec le *Revised Register of Augustan Actors* de Ch. Garton (p. 580-609).

J. Gagé était tout désigné pour parler d'*Auguste écrivain* (p. 611-623). Nous craignons en revanche que D. N. Wigtil ne soit tenté de surinterpréter les modifications apportées par la traduction grecque à l'original des *Res Gestae* (*The Ideology of the Greek R. G.*, p. 624-638), et nous ne sommes pas sûr qu'il ait été nécessaire de consacrer un article à Antoine comme littérateur (E. Huzar, *The Literary Efforts of Mark Antony*, p. 639-657 ; pour l'inscription dont il est question p. 647-648, on se reportera désormais à l'ouvrage de J. Reynolds, *Aphrodisias and Rome*, 1982). — Les deux études consacrées à Vitruve par P. Gros (*Vitruve : l'architecture et sa théorie à la lumière des études récentes*, p. 659-695) et L. Callebat (*La prose du « De architectura » de Vitruve*, p. 696-722) se complètent heureusement et fournissent beaucoup plus qu'un état de la question, renouvelant largement la façon habituelle d'aborder cet auteur. — F. Cassola (*Diodoro e la storia romana*, p. 724-773) a consacré un excellent *Bericht* aux sources utilisées par Diodore pour l'histoire de Rome. — M. Sordi (*Timagene di Alessandria*, p. 775-797) propose de Timagene une interprétation très convaincante : celle d'un historien non pas « aperto denigratore dei Romani..., ma fanatico assertore della superiorità assoluta della civiltà greca e della sua diffusione universale ». — Parmi les trois articles consacrés à Denys, celui d'E. Gabba (*La « Storia di Roma arcaica » di Dionigi d'Alicarnasso*, p. 799-816) reprend pour l'essentiel le rapport publié en 1975 dans les *Actes du IX^e Congrès de l'Ass. G. Budé*, et il faut attendre maintenant le volume qu'il fera bientôt paraître à Berkeley, dans la collection des « Sather Lectures » ; St. Usher étudie *The Style of Dionysius of Halicarnassus in the « Antiquitates Romanae »* (p. 817-838), cependant qu'A. Hurst (*Un Critique grec dans la Rome d'Auguste ; Denys d'Halicarnasse*, p. 839-865), considérant à la fois les opuscules rhétoriques et

les *Antiquités*, conclut à un comportement où « l'admiration pour une Rome hellénique côtoie une certaine agressivité dissimulée à l'égard de la Rome d'Auguste ». La dernière partie de cette formule nous paraît excessive, et nous préférons suivre E. Gabba quand il parle d'une attitude « ad un tempo improntata a indipendenza e anche a lealtà verso il potere dominante » (p. 802). — Excellent enfin est l'article consacré par F. Lasserre à *Strabon devant l'Empire romain* (p. 867-896), mais il nous conduit à une réflexion d'ordre plus général. W. Haase, dans sa préface, définit ainsi ce qu'il entend par littérature du Principat : « nicht lateinische Literatur, was entschieden zu eng wäre, und nicht « römische Literatur », was zu wenig eindeutig wäre, sondern lateinische und griechische Literatur vom späten I. Jh. vor bis zum späten 3. Jh. nach der Zeitwende ». Ce n'est pas vraiment ce que nous trouvons dans ce volume : Diodore, Strabon et même Denys n'y sont pas tant considérés comme des auteurs à part entière d'une littérature du Principat, que comme des Grecs face à Rome. Il est vrai qu'il s'agit encore d'une phase de transition (cf. la conclusion de F. Lasserre : « l'Empire vu de l'extérieur plus que de l'intérieur »), et que le programme de W. Haase devrait trouver sa pleine application dans les volumes suivants. On observe cependant pour la période augustéenne quelques lacunes inquiétantes : rien sur les poètes de langue grecque (y compris un poète de cour comme Crinagoras), rien sur Nicolas de Damas, peu de choses sur le problème des origines de l'atticisme, qui dépasse largement la personnalité du seul Denys et qui pose de façon privilégiée le problème d'une influence possible de la culture romaine sur la culture grecque contemporaine. Cela ne laisse pas prévoir cette « Literaturgeschichte der Kaiserzeit, die sowohl den griechischen als auch den lateinischen Beitrag behandelt » qui manque en effet cruellement, mais dont les prochains volumes se rapprocheront peut-être davantage.

Jean-Louis FERRARY.

Thomas BERRES, *Die Entstehung der Aeneis*, *Hermes* (Zeitschrift für klassische Philologie, Einzelschriften 45) : Wiesbaden, Franz STEINER Verlag, 331 pages.

L'auteur se propose d'élucider, après tant d'autres tentatives, dans le passé, le problème des étapes de la composition de l'*Énéide* en le liant à celui des vers incomplets. A la suite des notices antiques, les philologues modernes ont généralement considéré ces hémistiches comme la preuve de l'inachèvement de l'œuvre ; Virgile en aurait même complété quelques-uns au cours de la lecture, dans un élan d'inspiration. La thèse que défend M. Berres prend le contre-pied de cette tradition : ces vers auraient été volontairement tronqués par le poète pour interrompre une rédaction ancienne, à l'endroit précis où il se proposait d'introduire une modification « thématique » (addition d'un motif, d'une idée, d'une comparaison). L'*Énéide* est moins un poème inachevé que constamment retouché et bon nombre de contradictions qui nous choquent sont l'effet de ces retours en arrière, de la réutilisation d'un thème primaire à une place primitivement non prévue pour lui. M. Berres ne croit donc pas à l'existence d'un plan initial du poème,

rédigé en prose, avant la mise en vers ; il ne peut pas admettre non plus que Virgile ait travaillé au gré de sa fantaisie, *prout quidque liberet*, en sautant d'un passage à un autre sans raison particulière. Au contraire, les livres auraient été composés à la suite les uns des autres, méthodiquement, et subissant de nombreuses transformations, parfois importantes, au fur et à mesure que le travail progressait.

Mais ce n'est là qu'un premier élément d'une reconstitution de la méthode virgilienne : si l'on part en effet du principe qu'inspiration et souci de perfection artistique sont difficilement compatibles, le cas des répétitions et « hantises verbales » se présente sous un angle nouveau : est primaire le passage qui s'accorde le mieux, du point de vue stylistique, logique, mythographique, avec son contexte : certaines expressions qui se font écho à peu de distance fournissent la preuve que le poète travaillait sur des souvenirs récents ; là où Virgile s'inspire directement d'Homère on peut reconnaître une version primitive adaptée, par la suite, à un autre épisode. Est secondaire, en revanche, un énoncé ressemblant qui constitue, à l'endroit où il se trouve, une particularité, un effet, un trait de beauté (notamment du fait d'un simple changement de mot) qui surprend et met en valeur le texte ancien. Virgile peut donc être comparé à un peintre qui procéderait par touches de couleur, reprenant au pinceau tel détail d'une partie déjà peinte, pour mieux souligner tel effet.

Les premières pages du livre présentent un tableau remarquable des notices bibliographiques méthodiquement regroupées ; travail de synthèse dont la consultation est tout à fait précieuse et qui sert de départ à un long exposé sur la valeur des *testimonia*. L'auteur n'a pas divisé son livre en chapitres mais en une série de treize études sur des vers incomplets (treize couples, en réalité, de vers incomplets) révélateurs des transformations opérées par Virgile lui-même sur son propre canevas. Nous ne saurions, dans le cadre d'un compte rendu, entrer dans le détail des démonstrations toujours extrêmement minutieuses ; mais il en ressort un certain nombre de conclusions intéressantes :

— L'étude d'un vers commun à deux passages montre que la fin de *Én.* I est antérieure à telle partie de *Én.* III.

— Adaptation de X, 824 à IX, 294.

— V, 653 est le point de départ d'une addition (discours de Pyrgo).

— Techniques souvent similaires dans les développements comportant des comparaisons : celles-ci ont été introduites après coup et la liaison se fait par des vers incomplets : IV, 400 ; II, 623, 468 ; VII, 702 ; X, 728 ; V, 595.

— Les adieux de Créuse : cette scène est une adaptation de la rencontre Énée/Anchise au livre VI en même temps qu'un perfectionnement ; elle fut retouchée à partir du vers incomplet 787 et servit de modèle, après l'année 26 où mourut Gallus, à l'épisode d'Orphée.

— Nisus et Euryale : le rapport entre les épisodes de V et de IX n'était pas initialement prévu : les vers incomplets de V appartiennent à l'ancienne rédaction où ils n'étaient pas encore mutilés.

— Prodige de la truie : les prédictions d'Hélénus s'y rapportant sont postérieures à la nouvelle version de VIII où ces prédictions sont rapportées

elles-mêmes dans un second temps et mieux appropriées à la situation qu'en III. Il y a, d'autre part, une continuité évidente dans le discours d'Hélénus si l'on excepte la mention de la truie.

— Prodige des tables : ce motif est inséré tardivement en III où il ne fait pas partie de la tradition ; il est donc à sa vraie place en VII (prédiction faite par Anchise et non par Céléno).

— L'épée de Daunus : la notice sur la qualité de l'épée de Turnus (épée divine) n'a été imaginée que plus tard ; le motif de l'échange des épées par Juturne au cours du combat décisif entre Turnus et Énée appartient à une seconde rédaction, ainsi que XII, 90 qui ne peut s'expliquer autrement.

— Palinure : priorité de l'épisode du livre VI car il y a des similitudes d'expression dans la présentation de Palinure et de Misène au cours de ce livre. Après les retouches apportées au livre V, il restait à harmoniser les deux récits.

— *Énéide* I : la scène Jupiter/Vénus est inséparable de l'épisode de la tempête ; la rédaction en est antérieure à celle de la fin du livre ; toutes deux dérivent de Névius et elles se succèdent car, dans l'*Énéide*, Jupiter ne peut intervenir en même temps que Neptune. Le début du livre devait être connu dès l'année 28 dans le cercle de Messala en raison des échos virgiliens qui se font entendre dans le Panégyrique. La fin du livre a été remaniée car Virgile avait d'abord imaginé un accueil amical des Carthaginois, conforme aux vœux de Jupiter ; mais le conflit Ilionée/Didon met en valeur le caractère d'Énée et celui de la reine.

— *Énéide I* et *Géorgiques IV* : Virgile donne un tour plus maniéré à son style en refondant la fin des *Géorgiques* comme le montre la comparaison d'expressions très similaires dans ces deux livres ; le premier livre de l'*Énéide* est donc antérieur à l'an 26.

Ce livre apporte à coup sûr une contribution importante et originale aux recherches consacrées à l'une des questions les plus difficiles et les plus complexes qu'ait soulevées la philologie. Observons d'abord que, des cinquante-huit vers inachevés de l'*Énéide*, quelques-uns seulement sont ici étudiés. C'est dire que le problème ne reçoit pas de solution globale. Pourquoi la moitié environ de ces demi-vers échappent-ils à une fonction commune aux autres? Car, s'ils existent bien tous par la volonté de Virgile — ce qui reste d'ailleurs à prouver — on ne voit guère pour quelle raison une technique aussi spécifique ne répondrait pas partout à un même et unique dessein.

D'autre part, on peut douter que Virgile les ait lus publiquement avec les autres vers complets — comme le prétend l'auteur qui les date plutôt du début de la rédaction. Car il faudrait admettre que le poète n'attachait pas grande importance à ces taillades, à ces additions qu'on lui impute, sans doute un peu légèrement, s'il est vrai qu'il se souciait au plus haut point de l'unité artistique de son œuvre.

Mais il nous faut surtout bien souvent de la bonne volonté pour déceler dans le contexte immédiat de vers incomplets la trace d'un développement nouveau. Il est sans doute très séduisant de voir qu'un début d'hexamètre trouve son complément métrique quelques vers plus bas et qu'il suffit

de mettre entre parenthèses les mots qui se trouvent entre pour identifier une adjonction. Cela supposerait que le discours poétique, soumis aux exigences d'une lime et d'une rationalité infaillibles, méconnaît les surprises heureuses du génie. En niant systématiquement la part de l'*impetus*, M. Berres risque de méconnaître les lois non écrites de la composition et nous risquerions de ne plus lire *L'Énéide* que comme un tissu de pièces rapportées.

Si habiles que soient de telles démonstrations, ne gardent-elles pas toujours un caractère un peu vain? Que Virgile ait procédé de telle ou telle manière pour écrire, ce qui demeure en fin de compte c'est le texte définitif et la question reste posée de savoir si Virgile en était ou non satisfait. Or, le maintien à une date ancienne de ces vers incomplets qui, semble-t-il, n'avaient plus de raison d'exister après l'*Umarbeitung*, tend à prouver que le texte n'était pas encore définitivement épuré (au moins dans les cas ici présentés). L'inachèvement de *L'Énéide* serait donc en fait plus important qu'il ne semble à première vue.

La notice rapportée, dit-on, par le *librarius* du poète, selon laquelle il était arrivé à Virgile de compléter spontanément au cours d'une lecture tel vers incomplet, doit-elle être considérée comme une pure fiction? Faut-il se scandaliser de lire que Virgile aurait composé une œuvre d'environ 10.000 vers sans suivre un ordre chronologique, avec un plan très détaillé en prose, et passant d'un épisode à un autre comme bon lui semblait? Sur ce point, M. Berres ne m'a pas, je l'avouerai, pleinement convaincu. Il semble oublier que l'auteur de *L'Énéide* fut d'abord un poète alexandrin, habitué à composer des œuvres considérablement plus courtes.

Enfin, n'est-il pas difficile de concilier la thèse d'une composition méthodique, livre après livre, avec la technique des retours en arrière, puisque telle partie de tel livre serait de toute façon antérieure à telle autre partie d'un livre qui précède ; par exemple, X, 824 ramène à IX, 294.

En réalité, tout dépend de la façon dont il faut entendre ce plan primitif en prose dont parle Suétone-Donat. Était-il rigoureux ou lâche? Dans quelle mesure Virgile l'aurait-il modifié au cours de la mise en œuvre? M. Berres ne semble pas apporter une réponse toujours satisfaisante à ces questions ; mais le pouvait-il, là où la vraisemblance l'emporte toujours sur les certitudes?

Il n'en demeure pas moins que son livre marquera dans les études virgiliennes, avec pour grand mérite d'avoir abordé d'une façon si neuve, si intelligente et si courageuse une matière très controversée et très ingrate.

Roger Lesueur.

Pietro Magno, *Virgilio e la civiltà mediterranea* : Schena editore, 1982, 243 pages, bibliographie, index, illustrations.

Présenté à l'occasion du bimillénaire de la mort de Virgile, ce recueil comprend sept développements d'une trentaine de pages chacun, qui s'intitulent respectivement : *Le sens du passé chez les anciens et chez Virgile* ; *Les influences de la civilisation grecque chez Virgile* ; *Les influences des autres civi-*

lisations méditerranéennes ; *Le pythagorisme de Virgile* ; *Virgile poète de l'incommensurable* ; *De Mantoue à Brindes* ; *Pérennité de Virgile.*

L'unité du recueil se construit autour de l'idée que l'œuvre de Virgile apparaît au moment où se trouve pleinement constituée une civilisation qui unit pour la première fois non seulement la péninsule italique, mais l'ensemble du monde méditerranéen. De ce monde méditerranéen, qui deviendra le monde occidental, Virgile sera l'unificateur spirituel. A ce titre, il mérite d'être appelé « père de l'Occident ».

Ces textes, écrits par un auteur au fait des recherches et des problèmes virgiliens, semblent destinés à un large public. Reconnaissons qu'ils mettent en œuvre des concepts parfois un peu vagues et que, chemin faisant, le lecteur rencontre des appréciations qui le laissent perplexe (peut-on vraiment dire que « les meilleures parties des *Bucoliques* naissent de la joie de la propriété conservée », p. 196?) ou des affirmations contestables (« le pythagorisme deviendra l'unique philosophie de Virgile », p. 90). Mais, s'il prend fermement position sur telle question virgilienne, quel critique est inattaquable?

L'ouvrage est agrémenté de vingt-sept illustrations empruntées à des éditions des XVI^e^, XVII^e^ et XIX^e^ siècles. Le choc des styles se trouve ainsi judicieusement mis en lumière. Il contribue, d'une manière subtile, à suggérer la richesse virgilienne.

Ph. HEUZÉ.

Virginio CREMONA, *La poesia civile di Orazio* : Milan, Vita e Pensiero, 1982, 469 pages.

Sur un sujet si grave et si beau, profond, difficile en ce qu'il touche à tant de domaines, avec l'espoir, presque avoué dans l'avant-propos, d'ajouter aux études fondamentales d'E. Fraenkel et d'A. La Penna un livre qui n'en soit pas indigne, V. Cremona présente ici les résultats d'une réflexion poursuivie de longue date et, davantage, le bilan de ses lectures fort étendues. On trouvera dans son ouvrage, plus qu'une pensée personnelle, une série d' « états des questions » très abondamment informés et fermement discutés. La notice bibliographique (plus de trente pages) apparaît pléthorique ; mais les titres vraiment utiles pour le sujet se dégagent d'eux-mêmes des notes qui suivent chaque chapitre. Ces notes, en petits caractères, constituent la majeure partie du livre : elles sont généralement plus copieuses que le texte qu'elles viennent compléter. Elles éclairent les problèmes de tous ordres que l'analyse des poèmes civiques d'Horace a fait surgir. Les points de vue littéraire, historique, religieux s'y côtoient, s'y rejoignent en se prêtant un mutuel appui.

Mais, toujours, l'auteur s'est efforcé de partir des poèmes d'Horace pour que, libre d'idées préconçues, l'analyse des textes mette en lumière la personnalité du lyrique et son aptitude à se faire l'interprète des *res Romanae*. Les *Épodes* et les *Odes* retenues ont été traduites avec soin — cette première approche constitue déjà un commentaire. Elles ont été choisies et classées de manière à suivre, dans toutes ses phases, l'évolution d'un poète

qui n'a jamais cessé de méditer sur Rome. Les deux *Épodes* 7 et 16 fournissent le point de départ de ce cheminement : Horace a alors la certitude que Rome est ruinée ; il cherche un refuge hors de l'Histoire ; c'est le temps du désespoir — vite dépassé : déjà l'ode au vaisseau de l'État (I, 14) témoigne, avant Actium, de l'éveil d'une conscience politique nouvelle. Un groupe de trois poèmes (*Épod.*, 9 ; *O.*, I, 37 et I, 15) permet d'étudier comment la sollicitude du poète pour la cité l'entraîne à célébrer un chef victorieux. De nouvelles inquiétudes surgissent pourtant et la conviction que Rome doit expier le crime des guerres civiles assombrit les *Odes* II, 1 et I, 2. C'est bien l'horreur qu'inspire au poète ce passé déchiré, avec l'obsession d'en prévenir le retour, qu'on retrouve partout sous-jacente au cycle des *Odes romaines*. A ce monument unique en six poèmes, Virginio Cremona a réservé dans son livre une place centrale (p. 175-308). Il insiste sur ce qu'Horace, au terme de sa méditation, s'il conserve pour l'avenir quelque espoir, place alors sa confiance dans la capacité des Romains de rester fidèles à eux-mêmes beaucoup plus que dans la personne d'un prince salvateur. La démarche finale, qui conduira le poète à exalter en Auguste le restaurateur de l'État, le garant de la Paix romaine, l'initiateur d'un siècle nouveau fournit donc le sujet du dernier tiers de l'ouvrage, avec l'analyse et l'interprétation du *Chant séculaire* et des grandes odes civiques du quatrième livre, où le lyrique, usant de moyens différents de ceux de Virgile, a chanté comme lui l'épopée du peuple romain.

Il n'est pas possible de discuter point par point tout ce que l'auteur nous propose. C'est dans le dernier chapitre, sans doute, que V. Cremona présente des conclusions moins heureuses. Faut-il juger comme lui irréductible la fracture apparente entre le civisme d'Horace et son « individualisme »? Cette rupture, nous dit-on, traduirait le caractère profond du poète, oscillant entre deux pôles contraires. Il nous semble qu'en l'occurrence Horace est victime de ses « confidences » sur la versatilité de sa nature : il serait prudent de ne pas trop l'en croire ; il y a chez ce poète une cohérence d'attitude et de pensée qu'il ne déguise que pour mieux défendre son autonomie ; il s'attache à ne jamais paraître celui qu'on voudrait qu'il soit. Mais on doit dépasser les apparences. Après H. Rüdiger, F. Solmsen, F. Durand, G. Lieberg, nous avons tenté de montrer, dans cette *Revue* (cf. t. LX, p. 259 et suiv.) qu'il est possible de trouver dans la conduite du poète une logique, une unité : pour lui, le bonheur individuel reste inaccessible si la cité n'est pas en paix, et c'est bien d'une restauration préalable des vertus individuelles qu'il attend le salut de Rome. L'éthique et la politique se rejoignent, l'une primant l'autre. V. Cremona n'ignore pas la possibilité d'une telle synthèse, il l'évoque à diverses reprises (p. 434 ; 437 sq.). C'est pour y renoncer à chaque fois, pour des raisons qui, nous l'avouons, nous apparaissent mal et ne nous ont nullement convaincu.

Luc Duret.

Helena DETTMER, *Horace : A Study in Structure* (Altertumswissenschaftliche Texte und Studien, Bd. XII) : Hildesheim-Zürich-New York, Georg Olms Verlag, 1983, XXVI et 573 pages.

D'emblée, on est impressionné fâcheusement par un ouvrage dont la prétention déclarée, en quatrième page de couverture, est d'apporter « des solutions définitives » à des « problèmes depuis longtemps posés », de modifier « radicalement notre manière de concevoir la poésie latine du Ier siècle avant J.-C. ». Pour demeurer sur les cimes de ce lyrisme commercial, nous proclamerons à notre tour que Mme Dettmer (d'Iowa City, dans le Middle West) nous en donne plus, que Mme Dettmer va plus loin ! Le titre ferait croire qu'Horace est sa seule victime. En fait, ni Catulle, ni le poète des *Bucoliques*, ni Tibulle, ni Properce, ni Ovide ne lui ont échappé. Ne parlons pourtant que d'Horace. Mme Dettmer renchérit sur ses prédécesseurs : R. W. Carrubba, dans une longue série d'articles, n'avait exercé sa subtilité qu'au détriment de plusieurs *Épodes* ; on traite ici non seulement des *Épodes*, mais aussi des trois premiers livres des *Odes* pour tenter de faire apparaître en définitive un réseau serré de correspondances entre le premier et le troisième livres.

Ce type d'étude repose sur un postulat : on veut que, dans tout recueil, le classement des poèmes et, dans chaque poème, la succession des vers présentent un arrangement concentrique ; on s'imagine alors que toute récurrence verbale (quand bien même il s'agirait des mots les plus courants, employés dans des pièces fort éloignées l'une de l'autre) est chargée d'intentions de la part du poète (cf. *Préface*, XXIII-XXIV). De tels principes feront toujours l'œuvre étudiée, quelle qu'elle soit, semblable à l'auberge espagnole : on s'émerveille d'y découvrir ce qu'on apporte. Mme Dettmer y a trouvé de quoi remplir plusieurs centaines de pages ; elle s'est quelquefois cassé les dents. Il ne lui a pas échappé tout à fait que plusieurs poèmes refusaient d'entrer dans le cadre qu'elle leur assigne. Étant de ces esprits, non moins pernicieux en littérature qu'en politique, pour qui les faits ont tort dès qu'ils ne vérifient plus leurs théories, l'auteur s'est efforcé d'intégrer l'exception à son système. Aussi nous fait-on découvrir gravement, à côté d'un « principe de cohérence », un « principle of inconcinnity » (p. 25 et suiv.), d'après lequel les poètes latins, pour éviter la symétrie parfaite, introduiraient dans leurs belles architectures quelques pièces erratiques. Cette *sancta simplicitas* nous ferait sourire si Mme Dettmer, dans l'examen des problèmes que les textes soulèvent, n'était pas conduite par elle à négliger des données élémentaires. Un exemple : l'assimilation d'Octave à Mercure (*O.*, I, 2, 41 et suiv.) est une particularité qu'on ne saurait discuter sans se référer à l'histoire ni aux croyances religieuses des Anciens[1]. Mme Dettmer, pour elle, conclut hardiment qu'il s'agit d'une invention de poète, parce que la fin de la grande invitation à Mécène (*O.*, III, 29, 49 et suiv.) propose une évocation de la Fortune où cette divinité se trouve décrite dans les mêmes termes qu'Octave

1. On trouvera l'examen récent et détaillé de ce problème dans le livre de Virginio Cremona (p. 123 et suiv.), dont nous rendons compte ci-dessus.

sous les traits de Mercure (p. 147-148). A la vérité, ce rapprochement, purement arbitraire, n'a d'autre but que de justifier la thèse d'une composition embrassée des trois premiers livres des *Odes*.

Nous n'avons nulle prévention contre les méthodes de l'analyse structurale, mais nous pensons aussi qu'il n'est pas donné à tous de les maîtriser assez pour en tirer des conclusions pertinentes. Nous craignons qu'un livre comme celui-ci ne fasse grand tort à l'école qu'il représente. Tel critique, naguère, avait pour marotte de traquer, à travers toute la poésie latine, allègrement bouleversée, les acrostiches. Ici, c'est le jeu de puzzle qu'on préfère. Ou peut-être, à examiner ces diagrammes qui ressemblent aux schémas de montage d'un appareil électrique (p. 26-27 ; 78 ; 125 ; 204 ; 526 et suiv.), on se dit que l'auteur s'est trompé sur sa vocation. L'image d'Horace qu'il nous propose doit être à l'intention des bricoleurs.

Luc DURET.

Colloquium Propertianum (*tertium*). Assisi, 29-31 mai 1981 : Atti. Assisi, 1983, 1 vol. in-8° de 162 pages.

Nous avons rendu compte, dans cette même revue, des deux premiers colloques consacrés à Properce par l'*Académie propertienne du Subasio* (le premier, *R. É. L.*, LVI, 1978, p. 516-518 ; le second, *ibid.*, LX, 1982, p. 421-423). Cette année, le thème était : « ferments de nouveauté dans le classicisme de Properce ». Les participants au colloque étaient les professeurs Giovanni d'Anna, Michael Von Albrecht, M^me^ Paola Pinotti, Francis Cairns, M^me^ Giovanna Garbarino, Hermann Tränkle. A vrai dire, il nous a semblé que le thème avait été assez souvent perdu de vue et que les contributions ont été dominées cette fois encore par l'ouvrage bien connu d'A. La Penna, *L'integrazione difficile. Un profilo di Properzio*, Turin, 1977, qui a soulevé et posé avec netteté le problème des rapports de Properce avec l'idéologie politique de l'époque augustéenne. Ce qui a peut-être un peu transformé ce colloque en une étude de l'idéologie propertienne.

M. D'Anna traite du « rapport de Properce avec Virgile : une polémique subtile » : Virgile, nous dit-il, avait invité son ami Gallus à abandonner la poésie amoureuse, pour traiter de thèmes plus conformes à la tradition hésiodique. Gallus n'avait pas suivi ce conseil, comme l'a montré la X^e^ *Églogue*. Properce, lui, veut réaffirmer les droits de la poésie amoureuse, et montre que Virgile lui-même a cédé à cette tentation (*Élégie* II, 13, 3-8 ; et surtout II, 34, 61 et suiv.). Dans cette seconde élégie, le but est moins de louer l'*Énéide* (v. 65 : *Cedite Romani scriptores...*) que de rappeler à Virgile ses églogues amoureuses, et la valeur de la poésie *humilis*. Noter l'interprétation du distique 83-84, qui est lu ainsi :

> *nec minor his animis est aut sim minor ore : canorus*
> *anseris in docto carmine cessit olor.* (v. p. 51 et n. 16).

On nous rappelle une formule d'A. La Penna, pour qui le classicisme augustéen a consisté à appliquer aux grands thèmes (épiques, etc.) les conquêtes de l'art alexandrin dans le domaine de la sensibilité individuelle.

Ce que Properce ne fera jamais ; il restera toujours plus proche de Callimaque que de Virgile.

Michael Von Albrecht étudie, d'abord structuralement, la première pièce du livre IV, sous le titre de « Properce poète augustéen ». La première partie de cette élégie montre comment le poète voit la Rome d'Auguste : une ville en train de devenir magnifique, grâce à Auguste, contrastant avec ses humbles commencements. Mais ce patriotisme semble superficiel. Il ne dissimule pas un goût profond pour la campagne et la vie paisible. L'auteur établit une comparaison, neuve, entre cette élégie et l'*Épode* 17, d'Horace, la palinodie adressée à Canidie, les dialogue du poète avec la sorcière rappelant celui de Properce avec Horos. Mais, en imitant une pièce de la jeunesse d'Horace, Properce, nous dit-on, s'éloigne du classicisme contemporain et annonce l'art d'Ovide.

Mme Paola Pinotti traite de « Properce et Vertumne : anticonformisme et restauration augustéenne ». Elle étudie les origines littéraires de cette élégie, qui appartient au genre des hymnes, comme le montre une comparaison avec les arétologies isiaques.

Francis Cairns s'intéresse à « l'élégie IV, 6, de Properce : maniérisme hellénistique et classicisme augustéen ». Ici encore, nous rencontrons le thème de l'hymne ; ce poème, consacré au temple d'Apollon Palatin, présente une composition « annulaire » très savante, sur laquelle insiste M. Cairns, et peut fort bien, en effet, être rapproché des « hymnes mythiques », dans la terminologie des rhéteurs grecs. L'élément mythique y est fort développé. Le récit de la bataille d'Actium est accompagné par un long discours d'Apollon, remplaçant les exhortations traditionnelles des chefs à leurs soldats. Il est concevable que cette élégie ait été déclamée au cours d'une cérémonie commémorant l'anniversaire du temple. Nous aurions ici, toutes proportions gardées, l'équivalent du *Carmen Saeculare*. Ce qui est plus important, c'est que M. Cairns réfute ici les théories des critiques contemporains qui considèrent cette poésie comme purement artificielle et dépourvue de valeur poétique.

Mme Garbarino s'attaque aux « épilogues propertiens : les élégies qui terminent les trois premiers livres ». Problème redoutable, car sa solution implique l'interprétation des deux épigrammes qui closent le premier livre. Après une étude, assez claire, des caractères propres aux pièces qui terminent les recueils poétiques, en général, on en vient à appliquer le schéma, ainsi déterminé (en fait, il comporte de nombreuses variantes) aux trois livres de Properce. Ce qui est dit de I, 21 et 22 reste (à nos yeux) obscur. La pièce II, 34, fin du second livre, est découpée ici en deux élégies (après le vers 24) : hypothèse rejetée par les plus récents critiques, mais que reprend Mme Garbarino. Le livre III s'achève sur les élégies du *discidium*, 24 et 25. Ce qui soulève le problème du « biographisme » (le terme est de l'auteur) dans l'interprétation de la poésie propertienne. La réponse est simple : quelle que soit la solution adoptée, ces deux pièces constituent un adieu à la poésie amoureuse. En fait, on devine que Mme G. croit à la valeur autobiographique des élégies, mais n'ose pas trop le dire : cela n'est plus à la mode.

Hermann Tränkle aborde franchement le domaine politique en se demandant si « Properce est poète de l'opposition politique ». La réponse, on s'en doute, sera négative ; Properce ne goûte pas les réformes morales d'Auguste (dont la loi, proposée, mais non votée, le séparerait de Cynthie). Il n'a qu'une sympathie modérée pour la gloire militaire, inséparable du régime augustéen (et tant exaltée par Horace et Virgile) ; mais comment un ami de Mécène aurait-il pu être un opposant ? Aussi faut-il faire justice des interprétations, récentes, qui cherchent dans les élégies des « flèches cachées » contre Auguste. On fait observer enfin, très pertinemment, que Properce a repris des thèmes virgiliens, tel l'éloge de l'Italie (élégie III, 22). Mais il le traite d'une manière très superficielle — ce qui est vrai ; les arrière-pensées de Virgile (sur la Destinée de cette terre) lui sont évidemment étrangères. Mais on n'oubliera pas les vers qu'il a consacrés à son pays, et l'on se souviendra aussi que son inspiration ne s'élevait pas jusqu'au sublime.

Au terme du colloque, on jugera sans doute que le thème proposé n'a pas été suivi ; les allusions aux rapports avec Ovide sont éparses et cet aspect n'a pas été vraiment traité. Il y a un sujet, qui eût été en situation : les divergences et les ressemblances entre la morale de Properce et celle d'Ovide. On aurait découvert un Properce plus proche d'Auguste que l'on aurait pu le penser ! Un autre colloque, peut-être?

Pierre GRIMAL.

Michael WISSEMANN, *Die Parther in der augusteischen Dichtung* (coll. « Europäische Schulschriften », Reihe XV, Bd. 24), P. Lang, Frankfurt am Main : Bern, 1982, 180 pages.

Cette *Dissertation* soutenue en 1980, et dirigée par I. Opelt, marque dans son titre la double orientation, historique et littéraire, qui fait l'intérêt de l'angle de vue choisi. Tantôt profitant de la chronologie acquise par d'autres sources, tantôt apportant aux historiens des précisions acquises par l'analyse des textes poétiques, cette étude montre comment la poésie augustéenne, examinée de très près, est un bon « sismographe » des relations changeantes entre Parthes et Romains, dans le demi-siècle mouvementé qui suit le désastre de Crassus à Carrhes ; le péril parthe demeure à l'horizon oriental des guerres civiles, puis du principat naissant. Le thème évolue, parfois brusquement, au fil des événements, mais aussi de la propagande octavienne, puis augustéenne. L'ennemi héréditaire inquiète une Rome déchirée par les derniers soubresauts de la République ; mais il devient un excellent « faire valoir » de la propagande d'Octave, et du nouvel « homme providentiel ». Quand les jeux sont faits à partir de 31, les Parthes remplacent utilement l'adversaire disparu, jusqu'au succès diplomatique dont la représentation occupe le centre de la cuirasse, sur la fameuse statue d'Auguste dite de *Prima Porta* : la restitution des enseignes romaines prises par les Parthes à Carrhes.

En fait, cette opération de prestige n'a rien réglé. La complexité des coups de théâtre dynastiques, en Perse comme en Arménie, continue d'entretenir à Rome une sorte d'anxiété de l'imprévisible. D'où, par exemple, le regain du thème au début de l'ère chrétienne, dans l'œuvre d'un Ovide.

Il y a à Rome, mais surtout dans le cercle de Mécène, une sorte de fièvre parthe qui se réveille selon les crises successives de l'Orient, ou les besoins de la politique impériale. Mais l'indifférence de Tibulle et du panégyriste de Messala à ce thème montre qu'il ne faut pas prendre l'entourage du *princeps* pour toute l'opinion publique de la Ville. Il reste que, sous l'angle particulier, ce cercle de poètes apparaît bien comme une officine de propagandistes attentifs à suivre les variations de la conjoncture perse, et de la politique du nouveau maître qui s'est modelée peu ou prou sur cette conjoncture.

Minutieusement menée à travers la totalité des vers d'époque augustéenne qui traitent plus ou moins explicitement des Perses et de l'Orient (les silences du cercle de Messala sont éloquents), l'analyse permet de conclure avec solidité en faveur de l'idée reçue à laquelle on ne voulait plus croire : Virgile et Horace ont docilement reflété dans leurs vers les mots d'ordre de la propagande d'Octave Auguste. M. Wissemann ne croit pas qu'ils expriment (pratiquement) jamais des sentiments et des idées qui leur seraient proprement personnels en matière de politique étrangère vis-à-vis des Parthes. Mais peut-être une considération plus large des contextes et des enchaînements aurait-elle permis de nuancer un tel jugement, en faveur d'une « cocréation » idéologique des poètes et de leurs protecteurs.

Les Parthes incarnent les dangers de l'Orient, inséparables de leur séduction. Bien sûr, les alliances de Marc-Antoine avaient suscité, et pour longtemps, des réflexes de suspicion à l'égard de l'Empire rival. Mais au-delà des perspectives historiques qui sont celles de ce travail, n'y avait-il pas encore à s'interroger plus amplement sur les formes et les images, sur les liens de l'*exemplum* parthe avec bien d'autres thèmes politiques, chez les poètes envisagés? Ces études monographiques juxtaposées sur les grands poètes augustéens (y compris ceux du *Corpus Tibullianum* et de l'*Appendix Vergiliana*) suffisent-elles à épuiser les aspects proprement littéraires du sujet? Il semble qu'après cette série de « segments », quelques « transversales » thématiques eussent heureusement permis une étude plus formelle de la poésie où s'exprime ce qui est un thème central de l'exotisme oriental. On aurait également aimé quelques sondages comparatifs avec la présence des Parthes dans la prose contemporaine de nos poètes. Les fragments des *Histoires* de Salluste, en dépit de leur rareté, peuvent être suggestifs, puisque j'ai rappelé que c'est là qu'Ammien avait probablement emprunté sa métaphore précieuse sur l'aspect « emplumé » des cataphractaires orientaux.

Bref, ce mémoire sérieux, un peu lent dans sa rédaction, mais aussi très érudit (près de 20 pages de bibliographie serrée le terminent) reste finalement plus historique que littéraire. Il fallait bien commencer par là ; il devient possible, grâce à lui, de le poursuivre peut-être autrement : la définition des composantes originales de l'exotisme romain au siècle d'Auguste, et de l'imaginaire parthique et oriental dans la Rome augustéenne, est un autre et beau sujet, qui n'est point ici suffisamment traité.

Jacques FONTAINE.

Sebastian Posch, *P. Ovidius Naso. « Tristia » I, Interpretationen.* Band I : Die Elegien 1-4 (Commentationes Aenipontanae, XXVIII) : Innsbruck, 1983, 197 pages.

Cet ouvrage est une dissertation qui a valu à l'auteur, disciple de R. Muth, le titre de docteur de l'Université d'Innsbruck, en 1981 ; il ne traite que des quatre premières élégies du livre I des *Tristes*, mais un second tome est en préparation, qui sera consacré aux élégies V-XI. On ne nous dit pas si les quatre autres livres du recueil feront l'objet d'une étude aussi minutieuse ; si c'est le cas, il faudra libérer un rayon entier de bibliothèque, car les 368 vers des élégies I-IV occupent déjà près de deux cents pages. Après une étude sur la structure du livre, qui montre comment les onze élégies s'organisent d'une manière très savante autour de la sixième élégie, l'auteur applique dans l'examen de chacune des quatre premières poésies une méthode rigoureuse et invariable : 1) brève caractérisation, 2) plan, 3) suite des idées et structure interne, 4) conclusion synthétique. D'aucuns trouveront peut-être le procédé quelque peu scolastique et lassant. Il faut rendre justice à M. Posch : il éprouve une grande sympathie pour « son » poète, il le défend à juste titre contre les accusations que des « doctes » qui ne couraient aucun risque ont lancées contre le malheureux exilé, flagorneur et pleurnichard. On accordera volontiers à l'auteur qu'Ovide était « miserandus magis quam vituperandus ». D'autre part M. Posch, constatant avec plaisir qu'un renouveau d'intérêt s'est manifesté depuis une vingtaine d'années pour les *Tristes* et les *Pontiques*, regrette, non sans raison, qu'on ait étudié ces œuvres comme des documents, sans se préoccuper suffisamment de leur valeur littéraire : plutôt qu'aux *realia* il s'intéresse à ce qui est « eigentlich Poetische ». Le lecteur patient, s'il a des loisirs, pourra par exemple lire les cinquante-quatre pages consacrées à la fameuse élégie 3 (la dernière nuit d'Ovide à Rome) ; il tirera grand profit des remarques de M. Posch, doué d'un incontestable sens littéraire ; mais il pensera sans doute que l'auteur n'évite pas toujours la paraphrase, et qu'il aurait dû prendre la peine de faire plus court. — Une lacune surprenante dans la bibliographie : Betty Rose Nagle, *The Poetics of Exile. Program and Polemic in the Tristia and Epistulae ex Ponto of Ovid* (coll. « Latomus », vol. 170) ; Bruxelles, 1980, 184 pages. Cf. notre compte rendu dans *R. É. L.*, tome LVIII, 1980, p. 544 sq.

H. Le Bonniec.

C. Salemme, *Introduzione agli « Astronomica » di Manilio* : Naples, Soc. ed. Napoletana, 1983, 172 pages.

Le titre de cet ouvrage risque de tromper le lecteur, car seuls y sont traités les aspects philosophique et littéraire du poème (il est vrai que ce sont sans doute les plus intéressants), mais non les questions astronomiques et astrologiques. L'auteur étudie d'abord le problème des sources philosophiques et notamment la question posidonienne, si souvent débattue ; sa position sur ce sujet reste prudente et il limite l'influence personnelle de Posidonius à l'importance que celui-ci accordait à l'astrologie ; le reste pro-

viendrait de l'enseignement traditionnel du Portique, depuis Zénon et Chrysippe. Mais à cela s'ajoutent des éléments orientaux et plus particulièrement hermétiques. Les chapitres suivants analysent avec beaucoup de finesse la théorie de la sympathie universelle telle que la développe Manilius, les rapports entre le macrocosme et le microcosme qu'est l'homme, le rôle de la raison qui parvient à la connaissance des lois astrales. A la lumière du prologue du livre IV, l'auteur examine la conception du destin chez le poète, qui évoque le fatalisme astral en vers pathétiques. Le malheur n'est pas imprévisible et il est le châtiment de ceux qui refusent d'agir selon l'ordre du monde ; la *pronoia* gouverne la vie des hommes de même que l'univers. Dans cette perspective Manilius considère l'évolution du genre humain et présente la société comme une pyramide au sommet de laquelle se trouve le *princeps*, qui n'a pourtant rien d'un dieu pharaonique ; mais la contemplation de l'harmonie cosmique reste le privilège d'une élite. C'est pour l'auteur l'occasion d'aborder le problème de la datation des *Astronomica* (fin du règne d'Auguste et début de celui de Tibère). Il étudie ensuite la fonction du mythe chez Manilius et il en conclut d'une manière un peu trop systématique que le poète a suivi dans ce domaine une route inverse de celle d'Ovide (mais chez ce dernier l'évolution porte sur de nombreuses œuvres ; ici il s'agit d'un seul poème) : au début du livre II, Manilius rejette les aimables fictions des légendes sidérales où il ne voit qu'un jeu littéraire indigne de sa mission divine ; il n'adopte même pas la position d'un Germanicus ou d'un Hygin qui donnent au catastérisme une valeur morale et exemplaire de récompense accordée par Jupiter à un héros. Mais suivant un infléchissement graduel Manilius en vient à l'érudition ingénieuse du mythe conçu comme une fable savante, pour aboutir à l'épisode d'Andromède (livre V) développé avec toutes les ressources de l'art alexandrin. Le dernier chapitre de cette *Introduzione* traite de la forme et montre que le style de Manilius se caractérise par la densité expressive et un réalisme nouveau qui saisit en sa totalité le cosmos stoïcien. C. Salemme présente une bibliographie critique presque exhaustive ; on est pourtant surpris de ne pas y trouver les travaux de J. Martin, de W. Hübner ni l'édition C. U. F. de Germanicus (à propos de F. Cumont l'adjectif *astral* qualifiant *Mysticisme* est pourvu d'un *e* superflu, p. 72 & 81). L'ouvrage s'achève par un index des auteurs modernes ; on regrette l'absence d'un index des auteurs anciens cités et d'un *index locorum Manilianorum*. Signalons enfin que chez Horace (*Carm.*, 2, 20, 2) *aether* reçoit l'épithète *liquidus* et non *laxus* comme il est dit p. 142, note 62.

A. Le Bœuffle.

Dana F. Sutton, *The Dramaturgy of the Octavia* : Beiträge zur klassischen Philologie, Heft 149 : Königstein/Ts., Anton Hain, 1983, 78 pages.

L'auteur de ce petit livre, aux dimensions d'un court mémoire de maîtrise, nous propose une étude littéraire fine et intelligente de l'*Octavia* du Pseudo-Sénèque. Renonçant à envisager l'environnement historique ou politique de l'œuvre, qui a déjà fait l'objet de nombreux travaux, Mme Sut-

ton veut en étudier essentiellement les qualités intrinsèques. Ainsi sont analysés successivement la structure de la pièce, différente de celle des tragédies de Sénèque, la répartition des acteurs, la technique des changements de scènes, puis les thèmes principaux, le rôle du destin, les rapports des dieux et des hommes, et enfin le personnage de Néron. Il y a là des pages séduisantes par leur justesse, leur sensibilité et par ce qu'elles révèlent de la culture de leur auteur.

Pourquoi faut-il alors que de regrettables erreurs déparent ce petit livre? P. 35 on lit avec effroi : « Claudius incestuously married his dead brother's wife. » Heureusement la p. 39 rétablit la vérité : « ... his brother's daughter. » P. 38, 55, 56 et *passim*, les *fata*, qui collaborent avec la *Fortuna* dans la destinée des hommes, sont devenus les *fatae*. P. 39 on nous dit que l'auteur de l'*Octavia* a fait œuvre originale et n'a pas voulu « dépendre de Tacite » : mais n'y a-t-il pas là un problème chronologique? P. 6 ou 7, la note (5) a sauté. P. 40, lire : *incesta* (et non *incestu*) *manu*.

Et puis on est gêné de constater que Mme Sutton ignore, ou à tout le moins ne cite pas quelques-uns des grands travaux classiques sur l'*Octavia* ou sur le théâtre de Sénèque : l'admirable édition de Carl Hosius, « cum elementis commentarii », Bonn, 1922 ; l'édition commentée de G. Ballaira, Turin, 1974, dont un compte rendu a paru dans cette revue, LII, 1974, sous la plume de M. P. Grimal ; le monumental *Agamemnon* de R. J. Tarrant, pour le problème du double chœur ; la concordance de R. Busa et A. Zampolli, et le *Sénèque* de P. Grimal, et les travaux de E. Lefèvre, et j'en passe !

Alors c'est vraiment dommage. Les éditeurs des *Beiträge* de chez Hain devraient lire plus attentivement les manuscrits qu'on leur soumet.

Hubert ZEHNACKER.

Alex HARDIE, *Statius and the* Siluae. *Poets, Patrons and Epideixis in the Graeco-Roman World* (ARCA Classical and Medieval Texts, Papers and Monographs, 9) : Liverpool, Francis Cairns, 1983, VIII et 261 pages.

Le titre retenu, en dépit (ou en raison) du long sous-titre, fait craindre d'abord un exposé trop discursif. C'est un livre foisonnant que celui-ci. Il nous a semblé que sa richesse n'excluait pas une pensée ferme. Du reste, le lecteur était en droit de l'exiger : ces pages constituent la refonte d'une thèse d'Oxford (1976). Un remaniement deux fois heureux, puisqu'il a permis l'utilisation de la bibliographie la plus récente.

L'ouvrage comporte trois parties. La première est d'un caractère général. On y étudie les origines de Stace, le milieu culturel napolitain et la personnalité de P. Papinius le père, dont l'influence sur son fils fut grande, on le sait bien[1]. Suit un chapitre solidement documenté sur le statut du poète professionnel dans le monde grec et sur le « circuit » que sa carrière

1. La chronologie qu'on nous propose ici apparaît incertaine. M. Hardie croit pouvoir fixer à la fin de l'été 90 la mort du père du poète (p. 13-14). Il tient d'autre part (p. 63) pour sûre la date de la victoire albaine de Stace, qu'il situe en mars 90. Pourtant Stace lui-même (*Silv.*, 5, 3, 225 et suiv.) regrette que son père ne l'ait jamais vu triompher qu'à Naples, dans sa patrie.

l'obligeait à parcourir, à travers tout l'Orient hellénisé, de concours en concours musical. Un historique du patronage littéraire, dans les cités grecques et à Rome, conduit M. Hardie à retracer la carrière de Martial, puis celle de Stace. Dans ce dernier chapitre (p. 62 sq.), on notera que l'auteur incline à dater l'échec de Stace aux Jeux Capitolins de l'année 90, contre P. Frère et A. Marastoni, mais selon l'avis de F. Vollmer, et avec raison, croyons-nous. La deuxième partie, plus personnelle, est consacrée à l'*épideixis* : elle repose principalement sur une analyse détaillée des caractères littéraires de plusieurs d'entre les *Silves*. Les rapports de cette poésie avec la rhétorique, d'abord, s'y trouvent mis en lumière (*Silv.*, 2, 6 ; 1, 2 ; 2, 7), puis — et cela paraît plus neuf — ce qui la rapproche aussi (ou la différencie) du style de l'épigramme (*Silv.*, 3, 4 ; 3, 1 ; 1, 1 ; 1, 5). Dans la dernière partie du livre, l'intérêt est concentré sur Stace, « poète napolitain à Rome ». Si l'on excepte une synthèse d'une quinzaine de pages, où sont dégagés les éléments d'une personnalité poétique si complexe, l'analyse des textes prédomine ici encore. Deux exemples ont été retenus pour montrer ce que le poète napolitain devait à ses prédécesseurs latins, et surtout aux poètes du siècle d'Auguste : le *Propempticon* pour Mécius Céler est comparé point par point avec l'*Ode* au vaisseau de Virgile et le texte, à peine moins fameux, des *Amores* 2, 11 ; l'épître en vers que Stace a composée pour Vitorius Marcellus (*Silv.*, 4, 4) est présentée comme le traitement, conforme à la rhétorique de l'éloge, d'une épître horatienne. A partir d'autres poèmes (*Silv.*, 1, 3 ; 4, 5 ; 5, 1 ; 1, 1 et 4, 1 ; 1, 4), on fait apparaître enfin les couleurs dont Stace a usé pour dépeindre la société romaine qu'il fréquentait, et sous quel jour il a représenté tantôt la vie privée de ses patrons (des pages intéressantes sur l' « épicurisme » de Manilius Vopiscus ou de Pollius Félix), tantôt leur vie publique, en accord avec l'idéologie de l'époque.

Le tout, quoi qu'il offre les apparences de la dispersion, se révèle pourtant unifié par la constance des préoccupations de l'auteur, qui étudie en fait, grâce à l'exemple de Stace, l'insertion d'une tradition grecque de poésie professionnelle dans l'histoire de la poésie latine, vers la fin du 1er siècle de notre ère. Un des mérites de son ouvrage est de nous convaincre de la valeur littéraire et documentaire des *Silves*, où l'on observe distinctement comment un poète s'efforce d'introduire à Rome un genre grec et de l'accommoder aux exigences et aux goûts de ce nouvel auditoire, à l'époque des Flaviens. Un autre mérite, aussi grand, de M. Hardie est de nous faire mieux connaître la vie littéraire, le milieu poétique de Naples qui depuis Néron au moins était avec Rome une capitale spirituelle de l'Italie. Le jeu des influences réciproques de ces deux centres est certainement un élément primordial, insuffisamment débrouillé encore, que doit prendre en compte quiconque tente d'écrire l'histoire de cette période.

Luc DURET.

Martin M. WINKLER, *The Persona in Three Satires of Juvenal* (Altertumswissenschaftliche Texte und Studien, Band X) : Hildesheim, Georg Olms Verlag, 1983, in-8°, IX-248 pages.

Le propos réel de ce livre dépasse largement le titre qu'il porte. L'au-

teur envisage de renouveler la compréhension de la satire juvénalienne à partir de la notion de *persona*, celle-ci étant le ou les masques empruntés par le satirique pour communiquer avec le lecteur. Il ne croit pas, en effet, à l'efficacité de la méthode historique et biographique pratiquée depuis longtemps par les commentateurs et critique sévèrement les travaux de G. Highet. M. M. Winkler s'avoue un disciple convaincu des théories d'analyse littéraire qui doivent peu ou prou à l'esprit du structuralisme et se range dans l'école anglo-saxonne au côté de Maynard Mack, Alvin Kernan, J.-P. Sullivan, Archibald W. Allen, H. F. Cherniss, R. Wellek et A. Warren (à propos de ce dernier, signalons qu'il faudra accorder la référence bibliographique de la p. 248 avec celle de la p. 6).

D'où le plan de l'ouvrage : les trois premiers chapitres sont consacrés à la conception et au rôle de la *persona* dans la tradition satirique romaine avec, pour exemple, l'analyse des caractères de l'interlocuteur qui, dans les satires 1, 2, 6, 8, 11, 13 et 14, entretient le lecteur du « bon vieux temps » ; les trois derniers traitent des attaques contre la sexualité masculine, féminine et finalement de la *sexual persona* de Juvénal et de sa fonction.

M. M. Winkler mène ses analyses avec beaucoup de minutie ; son étude a l'avantage de procurer une synthèse sérieuse des documents concernant la sexualité dans les satires de Juvénal. On ne pourrait sur ce point que regretter le choix exclusif des satires 2, 6, 9, qui se justifie certes par le peu d'attention que la critique leur a jusqu'ici accordé ; le nombre élevé des passages étudiés rendrait aussi souhaitable un *index locorum*. La thèse soutenue, fort intéressante, suscite toutefois plus de réserves.

L'auteur part du principe que, lorsque le poète dit « je », il n'exprime pas forcément des idées engageant sa personnalité, mais emprunte un masque issu de sa création littéraire même. Cela peut inciter à pousser un peu loin l'interprétation des textes. Ainsi nous dit-on que la réaction du *laudator temporis acti* est bien celle de Juvénal, mais que la *persona* dont il fait entendre la voix présente en revanche ce passé lointain réputé prestigieux sous des aspects ridicules et absurdes, le satirique se livrant de ce fait à un jeu burlesque qui ôterait toute valeur morale aux termes de référence qu'il propose. Or il n'est pas certain que tels passages commentés dans cet esprit admettent les conclusions qu'ils inspirent. Estimer qu'en 2, 149-158, les réactions que manifestent aux Enfers les âmes des grands ancêtres sont volontairement présentées comme absurdes pour discréditer la valeur de l'exemple, c'est négliger le fait que Juvénal raisonne ici par supposition et veut signifier que même si l'on ne croit pas au mythe traditionnel et à la conservation de l'idéal « vieux romain », la honte que rejette sur leurs contemporains la conduite des débauchés reste réelle, ce qu'affirment les premiers mots du v. 159, tenu en dehors de son découpage textuel par le commentateur. L'interprétation du tableau de la vie primitive à l'âge d'or, brossé dès le début de la satire 6 (cf. p. 27-31), appellerait les mêmes remarques, ainsi que quelques autres passages.

Aussi la conclusion de l'ouvrage est-elle loin d'entraîner entièrement la conviction : Juvénal n'aurait guère plus de sens moral que Naevolus et son cynisme, son intérêt pour les descriptions détaillées du vice, malgré une

réserve certaine dans l'usage du vocabulaire notée fort justement à propos de la satire 2, bref sa curiosité (faut-il dire malsaine?) le démasqueraient comme un hypocrite qui mériterait les reproches que Laronia adresse à d'autres, et aussi inconséquent avec lui-même qu'Umbricius quand il donne comme principale raison de son départ de ne pouvoir endurer la présence des étrangers à Rome, alors qu'il va se réfugier à Cumes, cité bien connue de la Grande Grèce. Ne nous hâtons pas d'ailleurs d'accuser Juvénal de duplicité : il n'y aurait là qu'un jeu satirique destiné à faire réfléchir le lecteur au lieu de l'entraîner tout simplement dans le mouvement de l'invective. Jeu bien subtil, apparemment, compréhensible peut-être à la lumière de la psychologie freudienne à laquelle le commentateur se réfère souvent.

Il n'en reste pas moins que l'analyse très soignée des satires 2, 6, 9, restitue à ces pièces une cohérence remarquable et que si l'auteur nous propose des solutions discutables, elles sont excitantes pour l'esprit et fructueuses, puisqu'elles projettent un nouvel éclairage sur la technique satirique de Juvénal en lui reconnaissant plus de complexité et de finesse qu'on ne l'a jamais fait.

J. GÉRARD.

Luc DE CONINCK, *Suetonius en de Archivalia* (Verhandelingen van de Koninklijke Academie voor Wetenschappen, Letteren en Schone Kunsten van België. Klasse der Letteren, Jaargang 45, nr 104) : Brussel, Paleis der Academiën, 1983, 228 pages (résumé en français, p. 216-219).

Depuis l'ouvrage d'Alcide Macé, *Essai sur Suétone*, Paris, 1900, un dogme s'est établi : grâce à ses fonctions d'*a studiis*, d'*a bibliothecis*, puis d'*ab epistulis*, Suétone aurait fait un large appel aux archives impériales et c'est ce qui conférerait aux *Vies des Douze Césars* leur très grande valeur en tant que source historique. L. De Coninck prend le contre-pied exact de ce dogme : Suétone n'aurait utilisé que de façon exceptionnelle les sources d'archives. Pour l'essentiel, son œuvre serait fondée sur les témoignages des amis et des ennemis de César et d'Auguste et sur l' « historiographie partiale » du premier siècle après J.-C. L'étude est érudite et bien menée, mais verse parfois dans l'hypercritique. Nous ne pouvons approuver l'auteur quand il estime impossible de démontrer que Suétone ait consulté les archives privées (*sacraria*, ou plutôt *secreta*) du Palais. La description qu'il donne des testaments et de certaines lettres des premiers Césars ne s'explique souvent que par une vision directe de ces documents et non par l'emploi de sources littéraires. L. De Coninck, sur un point, est dans le vrai : Suétone n'a sans doute guère utilisé les *acta senatus*. Mais la part des *acta diurna*, cités à plusieurs reprises dans les *Vies des Douze Césars* et dont l'utilisation est décelable indirectement en plus d'un passage, nous paraît plus importante dans la documentation de Suétone que ne l'affirme l'auteur. Ce dernier a certes tout à fait raison de penser que le recours aux archives n'a rien de systématique chez le biographe des Césars. Mais il nous semble qu'il est allé trop loin dans la démolition des thèses d'A. Macé. Il faut se garder de deux écueils : trop accorder à Suétone, trop lui refuser.

Jacques GASCOU.

Arnaldo MARCONE, *Commento storico al libro VI dell'epistolario di Q. Aurelio Simmaco* (Biblioteca di Studi Antichi 37) : Pisa, Giardini, 1983, 238 pages.

Dans une note parue dans le dernier numéro de cette Revue (LX (1982), p. 50-55), j'ai signalé les deux premiers volumes d'une traduction italienne avec commentaire historique de l'œuvre de Symmaque (*Lettres*, livre 9, par S. Roda ; *Relationes*, par D. Vera, parus tous deux en 1981). Voici, à moins de deux ans de distance, un troisième volume de cette série, avec le livre 6 des *Lettres*. Il présente la même disposition générale que ses deux prédécesseurs : bibliographie (p. 11-15), introduction (p. 17-56), commentaire (p. 59-159), reproduction, sans apparat critique, du texte latin établi par Seeck (p. 163-187), traduction italienne (p. 189-213), table chronologique des lettres (p. 215-217), index des sources, des auteurs modernes, des noms et des choses (p. 221-234).

Dans l'introduction, Marcone, après avoir rappelé le peu d'estime dont la correspondance de Symmaque a traditionnellement bénéficié, commence par définir « Il mondo di Simmaco ». A la suite d'Ammien, de nombreux modernes ont été sévères pour l'aristocratie romaine ; pourtant son rôle sur le plan culturel et politique n'a pas été négligeable, surtout en Italie et en Afrique, et quand les rapports avec l'empereur étaient bons ; mais ses forces s'épuisèrent quand, de 382 à 394, elle entra en conflit idéologique avec Gratien et Théodose. Marcone aborde ensuite plus spécifiquement les problèmes qui se posent à propos du livre 6 de la correspondance de Symmaque (« Lettere familiari e amicizia senatoria »). Les quatre-vingt-une lettres de ce livre sont toutes adressées au gendre de Symmaque, Nicomaque Flavien le Jeune, et à son épouse, fille de l'orateur ; à une exception près, elles datent toutes des années 394-401. De la jeune femme, il est peu question, on ignore même son nom ; Symmaque parle davantage de son fils Memmius, des jeux prétoriens qu'il organise pour lui ; beaucoup de lettres de ce l. 6 appartiennent à des catégories largement représentées dans d'autres livres : billets entretenant l'amitié, politesses formelles, recommandations. Dans « Simmaco e i Nicomachi : eventi politici e riflessi privati », Marcone évoque les variations de la fortune de ces deux familles au gré des événements politiques des vingt dernières années du siècle. Tandis que Symmaque, toujours farouche défenseur de la religion traditionnelle, se compromet avec Maxime mais semble plus prudent face à Eugène, Nicomaque *senior*, après avoir été proche de Théodose, s'engage totalement en faveur d'Eugène ; la défaite du Frigidus et son suicide marquent une période très sombre pour les siens ; les lettres du l. 6 montrent cependant que leur situation s'améliora progressivement jusque vers 400. Marcone aborde pour finir le problème de l'édition de la correspondance de Symmaque dans l'Antiquité ; le l. 6 fait partie du groupe de lettres ayant subi, dans doute par les soins de l'auteur lui-même, un premier classement ; l'absence de lettres antérieures à 394, à l'exception de la l. 72, apparemment un billet égaré, mérite d'être relevée ; sans doute Symmaque a-t-il jugé inutile de conserver les lettres adressées au fils du vivant du père. Un certain classement semble aussi se révéler par le fait que les missives où

il est question de difficultés annonaires, de l'affaire de Gildon et des jeux organisés pour Memmius sont plus ou moins groupées. Cette introduction est écrite d'une plume alerte et se lit agréablement ; elle tranche heureusement avec certains travaux ultramontains qu'un appareil de notes à l'érudition écrasante rend de moins en moins lisibles. Quelques développements font cependant double emploi avec les introductions de Roda et Vera ; dans les volumes ultérieurs de cette série, il paraîtrait judicieux que de tels doublets soient évités, et que l'introduction se limite à aborder les spécificités du livre publié.

Moins long et moins varié que les parties antérieurement publiées, le livre 6 n'appelait pas un commentaire aussi abondant que le livre 9 et les *relationes*. Quelques lettres plus substantielles ressortent nettement du lot : la 1, sur la crise annonaire et le retour en grâce des *Nicomachi*, la 12, sur les difficultés de Symmaque avec le préfet du prétoire, les problèmes des fils de Nicomaque *senior* avec l'héritage de leur père (la question d'une vente aux enchères des biens du frère du gendre de Symmaque n'est pas clarifiée dans le commentaire), et encore la crise annonaire. Bien sûr, comme déjà chez Roda, la prosopographie et les *realia* relatifs à la vie d'un riche sénateur (annone, jeux, impôts, mariages, etc.) occupent une place importante. Une bonne vingtaine de missives sont des billets insignifiants qui n'appellent au plus qu'une demi-page de notes. Un petit regret : pourquoi n'avoir pas conservé pour les lettres longues la division en paragraphes introduite par Seeck? J'ai relevé quelques coquilles et erreurs, parfois gênantes : p. 64, ligne 8 du bas, léxicographique, *Saint* ; p. 65, lettre a, ligne 2, référence fausse (lire *ep.* I, 1 a) ; p. 80, ligne 1, Gra*n*dewitz ; *ibid.* lettre c, lemme, denunciavit ; p. 81, lettre d, lignes 7 et 9, annuncio ou annunzio? p. 167, ép. 12, ligne 7, *conpositatur* (lire *composita suspicatur*) ; p. 221, citation d'Eunape, p. 86 (et non 8) ; p. 224, citation de Zosime V, 7 p. 86 (et non 145) ; p. 227, citation Dolbeau, p. 42 (et non 38). Dans ma note de l'an dernier, je disais que la poursuite de la série semblait plus lointaine que la parution signalée comme imminente du livre 6 ; je puis maintenant annoncer que A. Marcone prépare le livre 4. Souhaitons à ce futur volume d'être aussi clair et complet que le présent ouvrage, et de témoigner en plus d'une acribie qui satisfasse même les mauvais esprits qui contrôlent les citations d'Eunape et de Zosime !

François Paschoud.

Maria P. Segoloni-Anna R. Corsini, *Eutropii lexicon* : Perusii, Studium generale ciuitatis, 1982, 360 pages.

La rareté, la médiocrité ou l'absence de lexiques et concordances sont parmi les handicaps les plus graves de toute recherche sur l'histoire et la littérature de l'Antiquité tardive. Ce nouvel instrument de travail est donc le bienvenu. Soigneusement confectionné à partir de l'édition critique procurée en 1979 par C. Santini dans la collection Teubner, ce lexique n'est pas seulement lemmatisé pour toutes les formes flexionnelles, mais aussi d'après les valeurs d'emploi pour les noms communs les plus fréquemment attestés.

Il glose en italiques les noms propres historiques, géographiques, personnels, d'une manière qui lève toute équivoque sur leur identité — dans toute la mesure où celle-ci n'offre pas d'ambiguïté. Les abréviations sont assez longues pour être claires, et font l'objet d'une table alphabétique des sigles en tête de lexique. La présentation est aérée, la correction typographique soignée.

Il aurait été commode que fût indiqué dès la préface le fait que les anthroponymes sont placés selon l'ordre alphabétique des *nomina* ; puis, dans la séquence de rubriques d'un *nomen* donné, selon l'ordre alphabétique des *cognomina* ; les homonymes figurent eux-mêmes dans leur ordre chronologique. Tout cela est rationnel, simple, bien pensé, conforme aux deux seuls ordres indiscutables : l'alphabétique et le numérique. Il eût été néanmoins utile d'indiquer aussi toujours, avec un renvoi au *nomen*, les lemmes usuels comme *Marcus Aurelius* ou *Diocletianus* : pourquoi le premier n'est-il nommé que *sub nomine*, à son rang exact de *M. Aurelius Antoninus Verus* (selon l'ordre alphabétique des *nomina*, et ensuite des *cognomina*)? Tandis que *Diocletianus* figure sous ce lemme, et non pas parmi les *Aurelii* — où il n'y a pas même de renvoi, à l'emplacement de son « rang » — au sens susdit —? Le « lemme de renvoi », qui existe pour *Caligula*, est absent pour *Verus* : excès de rationalité? Ce sont de très minces reproches, à cet ouvrage de la plus grande utilité. Merci à nos jeunes collègues de Pise, qui souhaitent continuer à nous procurer de tels instruments de travail. Il faut les féliciter, les encourager, les inviter aussi à ne pas oublier les lemmes de renvoi à partir des noms usuels, ce qui rendra service aux lecteurs.

Jacques Fontaine.

Sciences historiques.

Sources for Ancient History, edited by Michael Crawford, with contributions from Emilio Gabba, Fergus Millar, Anthony Snodgrass : Cambridge, University Press, 1983, xi et 238 pages.

Les Presses Universitaires de Cambridge éditent actuellement, sous la direction générale de G. R. Elton, une série d'ouvrages intitulée « The Sources of Ancient History : Studies in the uses of historical Evidence. » La plupart des volumes parus concernent l'histoire médiévale et moderne, particulièrement celle des îles britanniques. Pour une présentation de la méthodologie des sources relatives à l'histoire ancienne, les éditeurs ont fait appel à une équipe réunie sous la houlette de M. Crawford. On peut lire ainsi, successivement, des réflexions sur la valeur documentaire des textes littéraires par E. Gabba, des inscriptions par F. Millar, des découvertes archéologiques par A. Snodgrass, et enfin des monnaies par M. Crawford lui-même. Dans chacun de ces domaines, les auteurs embrassent la totalité de l'histoire de l'Antiquité ; les problèmes posés et les exemples choisis se réfèrent à toutes les civilisations qui ont été incluses, à un moment ou à un autre, dans l'*oikouménè* gréco-romaine. Mieux encore, les cultures périphériques et les époques extrêmes — inscriptions grecques d'Asoka, table de Banasa au Maroc, fouilles romaines en Grande-Bretagne, pour ne citer que ces exemples — ont fait